

## Les vacances d'été de Marie

Antoinette Vonlanthen

### Le départ

Chaque été, les grands-parents de Marie, qui habitaient à Huttwil dans l'Emmental, en Suisse alémanique, venaient la chercher en train, elle et ses sœurs, à Moudon, en Suisse romande. Ils y restaient une nuit, puis repartaient avec les trois filles. Marie avait sept ans. Elle se réjouissait du changement mais, en fait, n'aimait pas partir de chez elle. C'était un vendredi, le 3 juillet 1954. Par une chaleur torride, Marguerite, la mère de Marie, accompagna ses parents ainsi que ses trois filles à la gare. Sur le quai, debout, silencieuse, elle avait l'air effondrée.

— Dis, maman, tu pleures ? demanda Marie en même temps que sa gorge se serrait.

— Cela me fait mal de vous voir partir tous. Cinq semaines, c'est long. La maison sera vide sans vous trois, répondit Marguerite.

— Tu aimerais que je reste ? répondit Marie étouffant un sanglot. Marguerite secoua négativement la tête.

Tout le monde s'embrassa.

— Nous te téléphonerons chaque semaine ! lança le père de Marguerite.

A ses filles, Marguerite ordonna :

— Vous serez sages !

Le train arriva. Il était 16 h 05. Le grand-père et la grand-mère Flückiger, émus, s'affairèrent, les sœurs de Marie sautèrent au cou de leur mère. Marie aurait aimé que sa mère la retienne, lui prenne les mains dans les siennes. Elle aurait aimé être un chat et fuir. Bien à regret, elle monta les marches du train, tenant fermement sa petite valise rouge, dans laquelle dormait sa poupée Aude. Dans le train, elle courut du compartiment à la porte de sortie, de la porte au compartiment.

Dehors, sur le quai, Marguerite chercha un mouchoir dans sa poche. Des perles jaillirent de ses yeux. Marie voulut encore vite lui demander quelque chose. Qu'est-ce que c'était ... Déjà, elle ne se souvenait plus. Ah, oui, pourquoi son père n'était-il pas venu à la gare ?

— Où est papa ? demanda-t-elle à sa mère.

— Il travaille à la scierie. En semaine, il ne peut pas s'absenter, répondit Marguerite, un peu gênée.

Lorsque les portes du train se fermèrent, Marie courut à la fenêtre. Le train se mit en marche. Soudain, tout s'enchaîna. Marguerite, agitant son mouchoir, devint minuscule, puis disparut, engloutie dans la petite gare provinciale du canton de Vaud.

Triste et songeuse, Marie s'assit sur la banquette en bois, en face de son grand-père. A travers la vitre de la fenêtre, il regardait le paysage défiler sous ses yeux. Puis, Marie grimpa sur ses genoux. Le gros ventre du vieil homme lui servit de toboggan et la fit glisser par terre. Les sœurs bavardaient avec la grand-mère. Celle-ci observait Marie qui balançait et lançait ses jambes dans toutes les directions, les bras croisés sur la poitrine.

— Tiens-toi bien ! Regarde comme les autres ont de bonnes manières ! dit-elle à Marie qui s'écria, à son tour, en colère :

— Je ne veux pas aller à Huttwil ! Aude non plus. Les vacances, c'est ennuyeux. C'est pour les grandes personnes qui n'ont jamais le temps et qui sont toujours fatiguées. Je veux retourner à la maison. Ni Aude, ni moi, nous ne sommes fatiguées, répondit Marie.

— Tout à l'heure, tu recevras un petit pain avec une branche de chocolat. Nous allons arriver à la gare de Berne et changer de train. Nous irons voir les ours dans la vitrine du hall, dit la grand-mère.

Dès que le train s'arrêta, Marie et ses sœurs sautèrent du train et coururent au devant de la vitrine. Les enfants ours, assis sur les bancs d'école, étaient en train d'écrire mécaniquement dans leurs cahiers. Leurs mouvements rapides et saccadés firent éclater de rire les trois filles.

— Les ours ressemblent aux gens qui traversent la gare et vont au travail. On dirait des robots ! se moqua Marie.

Dans le train Berne-Berthoud, Marie reçut le goûter promis. Puis, elle sortit de sa petite valise un bazooka à 10 centimes, que sa mère lui avait donné. De ses doigts, elle le coupa en deux. Elle mit une moitié du chewing-gum dans la bouche et le mâchouilla rapidement. Dans l'autre moitié, elle planta le clou rouillé qu'elle venait de trouver par terre. Impatiente, elle ne tenait plus en place.

A Berthoud, un petit train rouge les attendait. Tout le monde monta. Lorsque le contrôleur arriva, ils reconnurent l'oncle Hans, le fils des grands-parents, le frère de leur mère. L'oncle poinçonna les billets et les remit aux filles pour leur collection. Huttwil se trouvait au bout du monde. Lorsqu'ils arrivèrent, vers 8 h 00 du soir, Marie sauta de la banquette, ouvrit la porte du train et descendit la première. Un léger vent frais souffla sous sa robe chiffonnée. Avec la valise dans la main, elle forma plusieurs cercles en l'air. Ici, à la gare, les gens parlaient l'allemand. Une nouvelle vie commença.

### **La course de vélo**

Chaque fois que les filles romandes venaient en vacances à Huttwil, les garçons et les filles du quartier se réunissaient et s'informaient les uns les autres :

— Les Welches sont là ! Les Welches sont là !

Au début de la soirée, ils venaient à vélo devant la maison des grands-parents. Marie aimait beaucoup jouer avec les garçons. Elle les trouvait plus agréables que ceux de Moudon. Peut-être parce qu'elle réussissait mieux à s'imposer. Un jour, elle organisa et dirigea une course de vélo. Les filles s'assirent sur le bord du trottoir, serrées sous le parasol que Justine, la sœur de Marie, tenait à la main. Elles écoutèrent et regardèrent Marie qui dictait les règles du jeu aux six garçons suisses alémaniques. Personne ne la contredisait. De la craie, elle tira la ligne de départ à travers la route. Marie demanda et ordonna :

— Vous êtes prêts ? Attention, un, deux, trois, partez !

Les filles regardèrent les cyclistes démarrer sur leurs bécanes ; le derrière en l'air, la tête baissée sur le guidon et fixant la route, le haut du corps balançant de bas en haut, les coudes écartés. Ils passèrent par les chemins du quartier de l'hôpital, y montèrent et descendirent les pentes, se penchant dans les virages.

Pendant ce temps, Marie cueillit une rose blanche, des dahlias bleus, jaunes, rouges, violets et blancs dans le carreau de fleurs, dans la bordure du jardin, pendant que grand-maman cousait dans la chambre, ne se doutant de rien.

Lorsque le premier cycliste, Werner, arriva au but, Marie piqua la rose blanche dans sa chevelure bouclée, le félicita en l'embrassant sur chaque joue. Aux autres, elle fixa un dahlia derrière l'oreille. Echauffés par la course, ils parlaient tous en même temps et, pour se donner de la contenance, contrôlèrent leurs vélos comme si les ânes d'acier avaient souffert du parcours.

— Marie ! Encore une course ! demandèrent-ils !

— Ah, non ! Marie ne peut quand même pas cueillir toutes les fleurs du jardin de grand-mère, répliquèrent les filles en chœur.

— Oui, c'est vrai, on ne peut pas laisser seulement les tiges, ajouta Marie. Tous éclatèrent de rire.

